

**DE L'UKRAINE AU LANGUEDOC :
DES ÉTUDIANTS RUSSES À TOULOUSE
À LA VEILLE DE LA GRANDE GUERRE**

COLETTE ZYTNICKI (*Toulouse*)

Toulouse, l'un des principaux centres universitaires français, exerce depuis la fin du siècle dernier une attraction significative sur les étudiants étrangers. On le sait. Mais, au sein de ce courant, le rôle joué par les jeunes Russes juste avant la Guerre de 14-18, est beaucoup moins connu. Or, il est indéniable qu'à ce moment-là la Faculté des sciences de la ville draine une population étudiante venue des quatre coins de l'empire tsariste. A y regarder de plus près, on constate aussi que ce groupe est en majorité composé de jeunes gens d'origine juive. Si la migration semble aller de soi, eu égard au climat politique et antisémite qui régnait alors en Russie, le choix de la destination ne laisse pas de surprendre et mérite que l'on s'y attarde¹.

¹ Une large partie de ce travail repose sur les archives de l'actuelle ENSEEIHT. Je remercie M. Rodriguez, le directeur de l'école, qui m'a autorisée à utiliser les fiches des étudiants inscrits entre 1908 et 1918, et Madame Liquori, responsable de la scolarité qui m'a aimablement conseillée. Mes remerciements aussi à Jean-Paul Depretto, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail pour ses

L'arrivée de jeunes Russes dans la capitale languedocienne est d'autant plus étonnante qu'elle s'inscrit dans un contexte marqué par la faiblesse des mouvements entre la Russie et la région. Jusqu'en 1906 en effet, l'immigration en provenance de l'empire tsariste est un phénomène tout à fait mineur ; elle se réduit à une dizaine de personnes, par ailleurs de statuts sociaux divers. Les chiffres fournis par les déclarations des étrangers auprès des mairies, malgré leur incertitude, dessinent l'évolution du phénomène. Quinze Russes sont recensés à Toulouse en 1905, vingt-sept en 1906, trente en 1907, trente-six au début de l'année 1908, cent le premier janvier 1910². L'année 1908 marque donc un tournant, les arrivées se font alors en groupe et non plus de façon individuelle. A quelques exceptions près, ce sont des étudiants et certains d'entre eux viennent de Nancy. Le mouvement se renforce à partir de 1910, puisque la colonie russe est estimée à 268 personnes à la fin de l'année. En janvier de l'année 1914, elle s'élève à 885 personnes (728 hommes, 117 femmes, 40 enfants). La réalité se situe probablement au-dessous de ce chiffre car cette population est volontiers vagabonde et néglige souvent de signaler son départ (comme les étrangers sont tenus de le faire) auprès des autorités, qui semestre après semestre ajoutent les nouveaux venus à ceux déjà enregistrés. Mais les chiffres disent l'essentiel, l'arrivée soudaine de centaines de jeunes Russes dans les années qui précèdent la Grande Guerre.

L'université de Toulouse est bien le but de leur séjour à Toulouse, avec une nette prédilection dès le début pour les divers départements de la Faculté des sciences. En 1906 déjà, trois d'entre eux sont inscrits en PCN³, année de formation qui ouvre sur des études de médecine. Quatre ans plus tard, sur les 241 étudiants

conseils, en particulier bibliographiques. L'idée même de l'article provient de la lecture du mémoire de maîtrise de Florence Lohou, *Approche de la communauté juive de Toulouse entre 1900 et 1940*, Toulouse-Le Mirail, 1991.

2. En application du décret du 2 octobre 1910 et de la loi du 8 août 1888, les étrangers sont tenus de faire une déclaration de résidence dans chaque ville où ils ont élu domicile. C'est à partir des relevés mensuels de ces documents et des statistiques préfectorales envoyés régulièrement au ministre de l'Intérieur que nous avons travaillé (Archives départementales 13M8, 13M9, 13M26, M19, 20, 21, 22, 23, 24, 25). Les premiers permettent de reconstituer en partie la biographie des personnes, puisque, en plus de la date et du lieu de naissance, sont consignés le nom des parents, la profession des intéressés et le lieu d'où ils viennent.
3. Certificat de sciences physiques, chimiques et naturelles, institué en 1894. Il est dispensé à la Faculté des sciences de la ville.

étrangers inscrits dans les facultés toulousaines, 180 le sont en sciences et en médecine ; parmi eux, 150 sont des Russes⁴. Le lieu d'attraction principale est l'Institut électrotechnique qui, après Nancy et Grenoble en 1900, ouvre ses portes en 1908. Toulouse, une des premières grandes villes françaises éclairées à l'électricité, prend part au démarrage de l'industrie basée sur cette énergie nouvelle. L'intérêt suscité par la houille blanche se manifeste par le succès que rencontre le cours du professeur Camichel. La mairie de Toulouse fonde alors la première chaire d'électricité industrielle et finance le traitement de deux postes d'enseignants. L'Institut ainsi créé accueille les premiers élèves le premier octobre 1908⁵. Il assure la formation d'ingénieurs et de conducteurs électriciens. Dès les premiers instants, les étudiants affluent de l'Europe entière (voire même des autres continents). Les Russes y forment le groupe le plus nombreux. En janvier 1910, l'école compte 138 étrangers sur 293 élèves (dont 52 sur les 66 étudiants de dernière année). La première promotion de diplômés recensée par l'association des anciens élèves (1910) est russe à 60 %⁶, et la proportion s'élève encore par la suite puisqu'elle atteint 73 % en 1912. L'Institut de chimie, inauguré en 1906 offre à peu près les mêmes caractères, quoique sur une taille réduite : sur 46 étudiants, 15 sont étrangers dont 11 pour la première année. La médecine apparaît moins attractive puisque l'on ne compte que 17 étudiants étrangers dont 11 Russes.

Qui sont ces jeunes gens ? Il est difficile, voire illusoire, de prétendre apporter des réponses définitives à cette question. Toutefois, les archives de l'ENSEEIHHT et celles de la police des étrangers permettent d'en dessiner une première esquisse. Elles dégagent, semble-t-il, des caractères comparables aux étudiants russes d'Allemagne étudiés par Claudie Weill⁷. Les promotions de diplômés de l'Institut Electrotechnique de 1912 et de 1913 laissent appa-

4. Albert Dubos, « Les étudiants étrangers à Toulouse, 1895-1910 », in *Documents sur Toulouse et sa région (lettres, sciences, beaux arts, agriculture, commerce, travaux publics, etc.)*, Publication de la ville de Toulouse à l'occasion du 39^e Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Toulouse 1910.

5. Voir *Documents sur Toulouse et sa région (lettres, sciences, beaux arts, agriculture, commerce, travaux publics, etc.)*, *ibid.*

6. 18 diplômés sur 30 en 1910, 43 sur 59 en 1912, selon le bulletin de l'Association des anciens élèves de l'ENSEEIHHT de 1949.

7. Claudie Weill, *Les étudiants russes en Allemagne, 1900-1914*, Doctorat d'Etat, EHESS, Paris, 1990.

raître, en ce qui concerne les Russes, des jeunes gens nés majoritairement entre 1884 et 1890, même si l'on compte quelques exceptions⁸. On y recense quelques jeunes femmes. Elles semblent plus nombreuses en médecine, mais ne dédaignent pourtant pas la voie technique. La promotion de 1913 de l'Institut en compte trois par exemple. Quoique la plupart des étudiants soient célibataires, si l'on en croit les rapports de police, quelques-uns vivent en concubinage, essentiellement avec des concitoyens.

Comme en Allemagne, les étudiants d'origine juive dominent en nombre. Parmi les diplômés de l'IET (l'Institut électrotechnique) en 1912 et 1913, ils représentent entre 70 et 75 % des effectifs russes⁹. Si l'on prend les déclarations auprès des mairies, on trouve à peu près le même pourcentage. Ils proviennent, comme il faut s'y attendre, principalement de la « zone de résidence »¹⁰ : le Sud de la Russie, avec Odessa, les territoires polonais avec Varsovie, Moghilev ou Lodz, le Nord-Ouest de l'empire avec Vilna ou Brest-Litovsk¹¹. Ces villes, hauts-lieux de la judaïcité russe, sont aussi le théâtre de sanglants pogroms qui incitent bien sûr à quitter le pays.

L'état lacunaire des sources rend difficile la compréhension des raisons qui ont poussé ces jeunes gens à choisir Toulouse pour acquérir une formation de pointe. On peut toutefois reconstituer leur cheminement en France. Un certain nombre d'entre eux en effet viennent de Nancy, et parfois de Grenoble ou de Liège où les étudiants étrangers des Instituts scientifiques représentent aussi un pourcentage important¹². Tel est le cas de ceux qui arrivent au cours de l'année 1908. Ils achèvent à Toulouse un cursus entamé ailleurs. Pour la suite, on peut imaginer un fonctionnement de

8. Une femme née en 1874 ou un jeune ingénieur diplômé en 1913 et né en 1893.

9. Il est difficile d'être affirmatif en la matière. Mais le nom et le prénom — hébraïque — de la personne, celui de son père et de sa mère, le lieu de naissance ou de provenance permettent de se prononcer, sans toutefois éliminer quelque risque d'erreur.

10. Portion du territoire russe où les juifs étaient regroupés, fixée entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle. Voir Salo W. Baron, *The Russian Jew under Tsars and Soviets*, New York, Schocken Books, 1987 ; Benjamin Pinkus, *The Jews of the Soviet Union*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

11. *Ibid.*

12. A l'Institut électrotechnique de Grenoble, ils constituent, dans les années qui précèdent la guerre, la moitié des promotions. Parmi eux, les étudiants natifs d'Europe de l'Est dominent en nombre. Vital Chomel (éd.), *Histoire de Grenoble*, Toulouse, Privat, 1976.

« bouche à oreille », créant une sorte de réseau qui mène à la ville rose. Quant aux raisons générales, celles qui les ont amenés à choisir la voie de l'exil — temporaire — pour faire leurs études scientifiques, il faut les chercher dans le contexte de la Russie d'avant-guerre. Une série de causes semble se mêler. En tant que juifs, ils sont soumis à une politique discriminatoire qui a conduit à fixer des quotas d'entrée dans les universités¹³. Les portes des professions libérales leur sont quasiment fermées, et le climat d'anti-sémitisme étatique laisse peu de place dans l'administration du pays. Mais les métiers industriels leur sont ouverts et l'attrait exercé par ces professions est multiple. La Russie d'avant-guerre est un pays en plein développement qui offre des possibilités de promotion à des jeunes bien formés. Ces chances ne sont pas dédaignées par les intellectuels juifs qui cherchent à sortir des métiers traditionnels. La volonté est là de « rénover » le peuple juif en offrant à ses enfants des formations qui leur permettent de participer au mouvement général du monde au lieu de rester cantonné dans des activités de type ancien. Dans la perspective sioniste, les Juifs se doivent d'être présents dans tous les secteurs de la vie productive, de façon à construire l'Etat nouveau¹⁴. Ce courant est perceptible parmi les élèves de l'IET avec l'exemple de l'un d'entre eux, né en Russie, mais recensé comme arrivant de Palestine. Quant aux jeunes révolutionnaires, on comprend leur souci de choisir une voie professionnelle qui les place au cœur du système de production, à l'avant-garde même de celui-ci. Pour en terminer sur les raisons qui ont pu conduire les jeunes Russes, en grande majorité juifs, à poursuivre leurs études hors de leur pays, il faut évoquer les conditions de vie difficiles dans les universités tsaristes, le coût élevé des formations qu'elles offrent. De même, la répression qui a touché le monde étudiant — volontiers porté à la contestation — après la Révolution de 1905 n'est certainement pas étrangère à l'émigration des jeunes intellectuels.

Si les raisons précises de leur venue à Toulouse nous échappent en grande partie, leur vie dans la capitale languedocienne nous est un peu mieux connue. Les premières promotions, on l'a vu, ne font

-
13. En 1886-1887, des quotas d'admission à l'Université furent instaurés pour les Juifs. Ils furent fixés à 10 % dans la zone de Résidence, 5 % ailleurs et à 3 % à Moscou et Pétrograd. Ces quotas furent ramenés à respectivement 7, 5 et 2 % en 1901-1902, puis assouplis après la Révolution de 1905.
 14. Voir Walter Laqueur, *Histoire du sionisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

qu'achever un cursus commencé ailleurs, mais au fil du temps, les diplômés couronnent un parcours entièrement fait à Toulouse. Pour faciliter l'intégration des étudiants étrangers, les facultés de la ville organisent des cours de français. L'Institut d'électrotechnique met en place à partir de 1909 une année préparatoire adaptée à ceux qui n'ont pas le niveau requis pour entrer en première année. Aucun titre n'est exigé pour suivre cette préformation. En revanche, les étudiants français et étrangers dont le titre et les connaissances sont suffisants peuvent intégrer la seconde et la troisième années. C'est le cas de ceux venus de Nancy ou de Grenoble. Une fois inscrits à Toulouse, tous n'y achèvent pas leurs études, pour des raisons variables qui peuvent être scolaires ou par manque d'argent. En particulier, quasiment tous ceux inscrits à l'école en 1913 ont dû interrompre leurs études et rentrer précipitamment en Russie. Certains reviendront d'ailleurs après-guerre et termineront des études commencées avant 1914.

Bien que relativement nombreux, leur présence dans la ville semble restée discrète. On sait qu'ils s'étaient regroupés dans une ligue des étudiants russes et qu'ils fréquentaient un restaurant. Toutefois, en tant qu'étrangers et selon toute probabilité volontiers acquis aux idées révolutionnaires, ils font l'objet d'une surveillance particulière. En 1910, le ministre de l'Intérieur, par l'intermédiaire du préfet, se fait communiquer la liste des étudiants russes fréquentant l'université de Toulouse. L'attention des autorités à leur égard redouble pendant la guerre, au moment où la propagande pacifiste au sein du mouvement socialiste se développe. En 1916, un long rapport de police décrit la situation des étudiants russes de la ville. Selon cette source, d'environ 150 avant la guerre, ils ne sont plus que 50 auxquels il faut ajouter une trentaine d'anciens élèves qui ont dû interrompre leurs études, faute de recevoir les subsides familiaux. Ces derniers travaillent soit dans des sociétés d'électricité locales, soit dans des compagnies de tramways. Leurs opinions politiques ne laissent aucun doute, selon ce rapport : « Il n'existe pas à Toulouse de groupement révolutionnaire organisé. Cependant la plupart des étudiants russes qui suivent les cours des facultés toulousaines ont presque tous des idées révolutionnaires¹⁵. » L'un d'entre eux, arrivé à Nancy, et qui obtient son diplôme en 1916, écrit à la même période à une de ses amies : « Il me semble que des

15. Archives départementales, 15Z502.

événements s'approchent qui devront vous entraîner et dans lesquels vous jouerez un grand rôle ; alors à quoi bon les examens et les examinateurs ? » C'est peut-être l'état d'esprit du petit groupe qui se retrouve le lundi, le jeudi et le samedi soir à la bibliothèque russe, située 27 rue du Faubourg Saint-Etienne. On y vient pour lire des publications socialistes et des « journaux israélites de New York », mais aussi pour causer. Les discussions y sont enflammées, voire violentes. Les conflits internes ne manquent pas entre les éléments révolutionnaires et les plus modérés. Le responsable, Samuel Sominsky, né en 1882, est alors employé à la compagnie des signaux électriques de chemin de fer et il est soupçonné par la police d'entretenir des rapports avec les internationalistes réfugiés en Suisse. Il est entouré d'étudiants en électricité, juifs pour la plupart, qualifiés d'extrémistes, voire de germanophiles. L'un d'entre eux, selon la police, s'est même fait renvoyer de l'Institut électrotechnique qu'il aurait menacé de faire sauter ! Les autres participants sont des employés des sociétés d'électricité locale, techniciens, ingénieurs, voire même directeur pour l'un d'eux. Le groupe, bien connu de la police locale, ne l'inquiète guère, car souligne-t-elle, « leurs idées révolutionnaires n'ont guère d'influence hors de leur milieu qui est assez restreint. »

Toulouse n'a été qu'une brève étape dans la vie de la majorité de ces étudiants. L'annuaire des anciens élèves de l'IET livre peu de renseignements sur la suite de leur vie, au contraire des étudiants polonais venus à la fin des années vingt dont l'inscription à l'école était la première partie d'une migration définitive. Deux seulement parmi les diplômés des années 1910-1918 sont des membres actifs de l'association des anciens élèves. Il semble en effet qu'un grand nombre d'étudiants de l'Institut électrotechnique soient retournés en Russie. D'autres toutefois ont choisi de rester en France, et Paris semble alors le principal lieu de fixation. Ils font carrière dans les grandes entreprises nationales, comme Alstom ou les chemins de fer. Certains créent leur propre affaire. Quelques-uns ont été rattrapés par le destin. Sendew Koch, Henri Kohn et Isaac Markous, diplômés entre 1910 et 1915, sont morts en déportation. Enfin, un petit nombre a tenté sa chance aux Etats-Unis.

Mais tous n'ont pas quitté la région. De jeunes ingénieurs chimistes sont employés pendant la Grande Guerre à la Poudrerie

nationale. D'autres travaillent à l'Atelier de fabrication, après avoir fait leurs études à l'Institut électrotechnique. Tel est le cas de Benjamin B. né en 1887. Il commence ses études à Liège, entre en troisième année à IET en 1915 et achève son cursus à Rouen. Il revient à Toulouse, travaille chez Latécoère pour finalement trouver un emploi à l'Atelier de fabrication où il est recensé en 1918. Les entreprises de pointe comme Latécoère, déjà citée, la Société d'électricité du Bazacle, la Société pyrénéenne d'électricité emploient quelques anciens étudiants. Mais on perd leur trace après la guerre. Dans une lettre au ministre de l'Intérieur, le préfet de Haute-Garonne signale en juillet 1917 qu'ils rencontrent un réel problème d'emploi, les industriels locaux les recherchant peu, « vu la suspicion qui pèse sur les Russes¹⁶ ».

Cela n'empêche guère un petit groupe de se fixer à Toulouse. Victor B., né en 1886 à Varsovie, d'origine juive, commence ses études à Grenoble avant de les achever à Toulouse. Là, il fonde une petite entreprise « La maison du Midi électrique ». L'un des jeunes révolutionnaires, Miron G., s'installe aussi à Toulouse et joue un rôle actif au sein de l'association des anciens élèves de l'Institut électrotechnique. Jacques S., né en 1890, venu à Toulouse en 1914 pour y suivre des études de droit, les abandonne vite pour se reconverter dans le commerce. D'abord représentant, on le retrouve en 1924 marié à une fille de la région et établi comme épicier en gros.

Comment mesurer l'influence du séjour toulousain sur ces générations d'étudiants? Seules de patientes recherches en Russie, voire même en Israël ou en Amérique du Nord, pourraient apporter une réponse à cette question bien présomptueuse, en situant l'épisode languedocien dans les trajectoires de ces intellectuels. C'est le point de vue de Toulouse qui a été ici privilégié. Et dans cette perspective, l'éclairage sur ce modeste point d'histoire que représente le passage des étudiants russes dans la ville rose permet de mesurer concrètement le rayonnement de l'université toulousaine à la Belle époque.

16. Archives départementales, 15Z502.